

Explorer



BRUNO ARBESU

Les dessins perdus du Haut-Karabakh

Sur la trace d'une famille arménienne en exil

À l'automne 2020, quelques jours après la fin de la guerre perdue par l'Arménie contre l'Azerbaïdjan dans le Haut-Karabakh, notre reporter Pierre Sautreuil a trouvé quatre portraits au fusain dans un village abandonné de cette région montagneuse du Caucase. Avec l'aide de Thomas Guichard, correspondant de *La Croix* dans la région, il a enquêté pour découvrir l'histoire derrière ces visages.

Pierre Sautreuil et Thomas Guichard

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Les journalistes rapportent souvent des souvenirs de leurs reportages. Cela peut être du sable ou des galets, des spécialités locales, un mug ou un magnet pour le frigo. Mais il arrive parfois que ces objets soient plus lourds de sens. Des photos de famille écornées ou des livres tombés au sol, dans le sillage de catastrophes naturelles ou de civils en fuite. Des vestiges de vies soudain brisées, sur lesquelles on s'interroge, et que l'on tente parfois d'imaginer. C'est l'un de ces puzzles humains que nous avons voulu raconter et, dans une certaine mesure, recomposer. Le point de départ de cette histoire est une pochette de plastique transparente trouvée le 13 novembre 2020 dans un village abandonné du Haut-Karabakh, quelques jours après la fin de la guerre entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Des milliers de réfugiés arméniens avaient fui la région, n'emportant que ce qu'ils pouvaient. Nous avons tenté de recoller ces éclats dispersés. C'est l'histoire d'une famille arménienne que nous allons raconter, et aussi celle, malheureusement tant partagée, de la condition d'exilé.

**Pierre Sautreuil
et Thomas Guichard**



BRUNO ARBESU



Première partie

J'aimerais donner une image plus nette de Charektar, le jour où j'y ai trouvé les quatre dessins. Il y a plus de deux ans maintenant que j'ai traversé ce village

abandonné du Haut-Karabakh, à l'automne 2020, et ma mémoire a effacé les détails. J'en avais consigné certains dans mon carnet. Une maison en feu, les reliefs d'un dernier repas sur une table de jardin : pain, chou, tomates, une bouteille de vodka vide et quelques fruits avalés rapidement par les habitants avant d'incendier leur propre maison. La seule chose dont je me souviens distinctement, ce jour-là à Charektar, c'est une pochette de plastique transparente abandonnée sur un rebord de fenêtre. Elle contenait une brassée de documents en arménien, et quatre portraits au fusain.

C'étaient des croquis rapides, pleins de nervosité, certainement saisis sur le vif et en plein air. Les visages étaient jeunes. Des gamins dessinés en buste, de face ou de trois quarts, sur de grandes feuilles rugueuses et brunes, écornées aux bords, au grain étrange et au format incertain. L'arrière-plan avait été vite expédié : peu de végétation, deux trois glyphes pour la basse-cour, un boeuf en quelques traits charbonneux. Toute l'attention était sur les visages, et sur ce contraste étonnant entre la rondeur adolescente des traits, des nez et des joues, et la dureté des regards. Les enfants de la campagne sont souvent investis plus jeunes de responsabilités. Ceux qui grandissent près d'une ligne de front savent très vite que l'insouciance peut tuer. J'ai dévisagé longuement ces dessins, sans comprendre comment des parents en étaient arrivés à laisser de tels souvenirs derrière eux.

Comment choisit-on ce que l'on emporte avec soi quand vient l'heure de sauver sa peau ? Nous étions le 13 novembre 2020, et l'Arménie venait de perdre la guerre. Pendant quarante-quatre jours, l'armée arménienne avait tenté de repousser l'offensive de l'Azerbaïdjan visant à reprendre le contrôle du Haut-Karabakh, cette région montagneuse que les deux pays se disputent depuis la chute de l'Union soviétique. Du point de vue du droit international, elle fait partie de l'Azerbaïdjan. Dans les faits, elle est essentiellement peuplée d'Arméniens et échappe au contrôle de Bakou depuis la première





THOMAS GUICHARD POUR LA CROIX L'HEBDO

guerre du Haut-Karabakh, remportée par l'Arménie en 1994. L'Azerbaïdjan n'a jamais pardonné. Riche en hydrocarbures, le pays a renforcé son armée pendant trente ans, avant de partir à l'assaut des montagnes à l'automne 2020. L'Arménie, trop confiante, a dû capituler, le 9 novembre 2020, et accepter la rétrocession à l'Azerbaïdjan de larges pans du Haut-Karabakh. Dans les jours qui ont suivi, des milliers d'habitants de la région se sont enfuis, le cœur brisé, vers l'Arménie. Beaucoup ont brûlé leur maison et tué leur bétail pour ne rien laisser aux « Turcs », comme ils appellent les Azéris. Certains sont allés jusqu'à déterrer leurs morts avant de partir. À Charektar, une famille a laissé derrière elle les portraits de ses enfants. J'ai glissé la pochette dans mon sac avant de reprendre la route.

À mon retour en France, j'ai rangé les dessins dans un grand tiroir de mon bureau, celui où j'entasse de vieux téléphones, des cartes de visite, des écussons militaires ukrainiens et d'autres souvenirs de reportages. Je m'étais promis de remonter un jour la piste, de découvrir l'identité de ces gamins, de savoir comment la guerre avait bouleversé leur destin. Mais ça a traîné. Début 2022, une autre guerre, l'invasion de l'Ukraine, a éclipsé pour de bon les

J'ai dévisagé
longuement
ces dessins, sans
comprendre comment
des parents en étaient
arrivés à laisser de tels
souvenirs derrière eux.

regard dur. J'ai rouvert le tiroir où dormaient les portraits depuis bientôt deux ans, et les ai examinés de plus près.

Trois garçons, une fille. Faute de mieux, je leur ai donné des sobriquets pour les distinguer. Il y a « le garçon aux canards », nez rond et regard de biais, et des silhouettes évoquant des volailles en arrière-plan ; « le garçon aux bœufs », malicieux, le seul dont les traits au fusain ont été rehaussés au pastel blanc ; « le garçon à la maison », qui plante ses yeux droit devant, et dont l'ombre sur les lèvres évoque un duvet naissant. Et puis la fille, avec son palmier de cheveux flou et son visage déjà marqué, sous lequel a été écrit en rouge « Laura ». Un prénom, ou une signature ?

dessins de Charektar, de sorte que je les avais presque oubliés quand les affrontements ont repris entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan.

En septembre 2022, l'armée azerbaïdjanaise a lancé une série d'assauts et de bombardements le long de la frontière arménienne. Les combats n'ont duré que trois jours, mais ont fait près de 300 morts parmi les troupes arméniennes, soit les heurts les plus violents depuis la fin de la guerre de 2020. Je me suis demandé ce qu'étaient devenus ces quatre enfants au

Le village de Tachir, au nord de l'Arménie, où s'est installée la famille Amiryán depuis qu'elle a fui le Haut-Karabakh.

Page de gauche. Retrouvée au bord d'une fenêtre à Charektar (Haut-Karabakh), cette pochette contenait les quatre dessins sur lesquels nos reporters ont enquêté, ainsi que des documents militaires et des diplômes qui ont permis d'identifier la famille.





Ci-dessus, les deux portraits dessinés par Karapet Haji-Aslanyan, un soldat arménien de passage à Charektar. Le « garçon aux canards » et le « garçon aux boeufs » sont en réalité Karlen et Karo Amiryán.

●● D'ailleurs, j'avais manqué jusque-là une information pourtant évidente : les dessins portent trois signatures différentes. Si deux d'entre elles sont indéchiffrables, le troisième dessinateur semblait en revanche bien décidé à se faire connaître. Sur les deux croquis dont il est l'auteur, il a tracé son nom complet d'une belle écriture latine : Karapet Haji-Aslanyan. Le même qu'il utilise sur Facebook. Je lui écris le 7 octobre 2022 pour lui faire part de ma trouvaille. Sa réponse arrive au bout de vingt minutes.

Ce sont bien ses dessins. Autre coup de chance : depuis quelques semaines, Karapet Haji-Aslanyan ne vit plus en Arménie, mais en France.

« T'es pas facile... » Karapet Haji-Aslanyan plisse les yeux derrière son carnet à dessins. Il met un coup de gomme, hésite une seconde, attrape un éclat de sanguine parmi la cinquantaine de pastels étalés entre une assiette de dattes et les mugs de thé fumant sur la table basse du salon. Ses œuvres et son matériel détonnent dans l'appartement impeccablement rangé de sa tante, au premier étage d'un HLM du quartier populaire Saint-Barnabé, dans le 12^e arrondissement de Marseille. Contre un mur, en face de la télévision, une table étroite déborde de pigments, de vaisselle peinte et de croquis. Dans un coin de la pièce, une grande peinture sur toile posée sur le car-

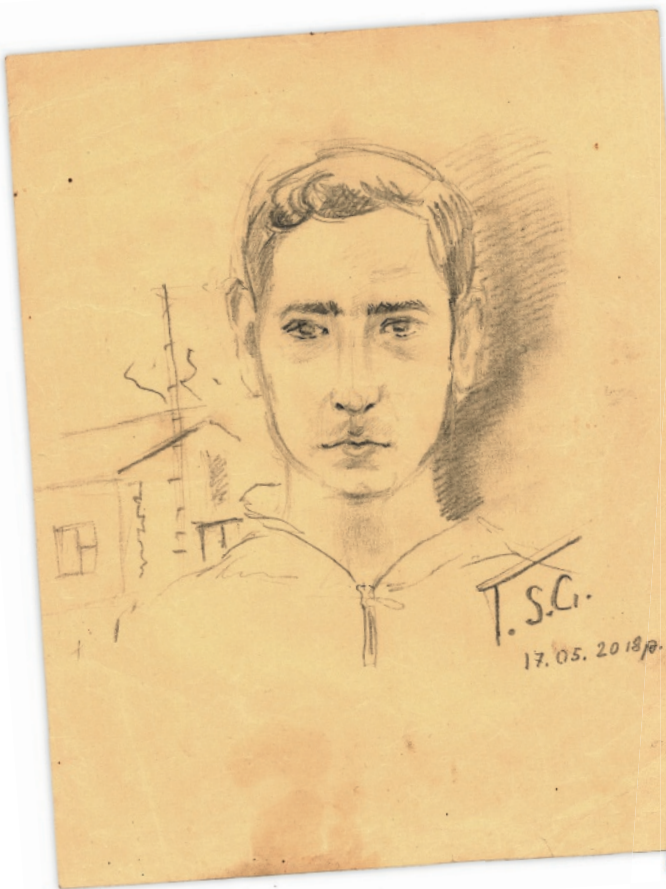


« J'avais toujours un carnet et un crayon dans mon gilet pare-balles. »

Karapet, l'auteur des deux dessins ci-dessus

relage gris représente un arbre maigre, le même que l'on voit trembler sous la pluie de décembre à travers la baie vitrée. Depuis toujours, Karapet, 23 ans, sourire doux et tignasse brune, dessine tout ce qui lui passe sous les yeux. Même le journaliste venu l'interviewer. Au moment de notre rencontre, cela fait trois mois qu'il vit à Marseille, où il a été admis aux Beaux-Arts après des études d'art à Erevan. « Ici, les élèves font des choses très contemporaines. Moi je pense qu'il faut d'abord connaître les classiques, maîtriser le dessin, les dimensions du corps... » Parmi ses inspirations, il cite plus volontiers Degas, Toulouse-Lautrec et Cézanne, et un Paris vieillot chanté par Aznavour, qui lui a toujours donné l'envie de visiter la France. D'Arménie, ses parents lui envoient un peu d'argent, grâce auquel il a pu récemment visiter la capitale pour la première fois. Quelques jours tout entiers passés à flâner en écoutant « J'aime Paris au mois de mai » et arpenter le Musée d'Orsay, Pompidou et le Louvre. Il y a certes quelques belles collections en Arménie, « un Rubens même... ou un de ses élèves ». Mais à Paris, sa première rencontre avec de Vinci lui a coupé le souffle.

Karapet n'est pas originaire de Charektar. Il n'avait jamais mis les pieds dans le Haut-Karabakh avant 2017. Comme beaucoup de jeunes Arméniens,



c'est à la faveur de son service militaire de deux ans qu'il a découvert cette région qu'ils tiennent pour le berceau de leur nation. Deux ans sur la brèche, dans ces montagnes au calme trompeur, où les accrochages avec les troupes azerbaïdjanaises, re-tranchées non loin, étaient monnaie courante avant même le début de la guerre en 2020. On peine un instant à imaginer ce garçon sensible et prévenant en treillis kaki et crâne rasé. « *Ils tiraient constamment. J'étais radio, je passais mon temps à recevoir des alertes. Mais je n'avais pas peur. J'étais avec mes camarades.* »

Ce que Karapet craint surtout, pendant ces deux ans, c'est d'oublier le dessin. Alors, il dessine chaque fois qu'il le peut. Les nuits, dans sa tranchée, il mord sur ses heures de sommeil pour dessiner à la lueur du poêle ses camarades endormis, les baraques et les montagnes, dont il mémorise les contours pendant ses tours de garde. « *J'avais toujours un carnet et un crayon dans mon gilet pare-balles. Je me servais de terre et de boue pour colorer mes dessins. Quand je manquais de papier, je prenais l'emballage dans les caisses de munitions.* » Il sourit en désignant le portrait du « garçon aux canards », que j'ai ramené de Paris. « *Celui-ci, je l'ai fait sur du papier à abus.* »

C'était le 17 mai 2018. Ce jour-là, Karapet et deux soldats d'une autre unité avaient reçu l'autorisation de quitter leurs positions pour se rendre au concours des Beaux-Arts de l'armée, qui se tient chaque année à Erevan. Ils n'étaient pas encore sortis du Haut-Karabakh que la voiture s'est mise à faire des siennes. La roue est morte. Ils s'arrêtent pour demander de l'aide devant l'école d'un petit village de 300 habitants. « *C'était l'après-midi, quand on est arrivés à Charektar. Je me souviens*

de chevaux et d'une rivière aux eaux claires. La nature était magnifique dans le Karabakh. » Les dessinateurs n'ont aucune idée de comment réparer une voiture, alors ils se mêlent à un groupe de garçons en train de jouer au foot. Parmi eux, deux frères, qui vivent à quelques mètres de là. Ils filent prévenir leur oncle, qui arrive avec ses outils. Il n'est pas garagiste, mais c'est comme ça dans les villages, il faut bien savoir se débrouiller avec la mécanique. Les dessinateurs passent pour des citadins un peu manchots. On les charrie gentiment.

Les hommes du village s'agglutinent autour de la voiture. Pendant qu'ils retapent la roue, les artistes s'asseyent dans un pré. Karapet sort son carnet de croquis. C'est le printemps, l'herbe est odorante, verte et courte. Ils regardent les gamins poursuivre leur partie de foot, bientôt rejoints par la mère des deux garçons, qui leur apporte de l'omelette et du café. Ils discutent un peu du village. Elle leur dit que la vie à Charektar n'est pas riche, mais heureuse. Les artistes lui proposent de dessiner ses quatre enfants pour remercier sa famille. On imagine un soleil parfait.

Je demande à Karapet s'il peut m'aider à retrouver cette famille. Il ne sait malheureusement rien de ce qu'elle est devenue. Il n'a pas gardé le contact après cette panne à Charektar, et ignorait que le village avait été déserté après la guerre perdue de l'automne 2020. Il ne se souvient pas du nom de la mère, ni de celui des enfants. Quant aux deux autres artistes, il ne les a plus revus après le concours de Beaux-Arts de l'armée à Erevan où, pour la deuxième année consécutive, il a décroché le premier prix.

Restent les documents trouvés avec les dessins. La pochette en contenait une quinzaine : des diplômes de petites classes et des papiers militaires. ●●

Les deux autres dessins, signés par les compagnons de voyage de Karapet, représentent Artak, un autre fils de la famille Amiryán, désormais soldat, et Laura, la plus jeune de la fratrie.



●● Les noms qui y figurent ont sûrement un lien avec les dessins. Raphael Jalalian, un fixeur (1) avec qui j'ai déjà travaillé, accepte de donner un coup de main pour enquêter. Il dégote rapidement le numéro du maire de Charektar. Quelques jours plus tard, je reçois un message :

« Salut Pierre. Le maire m'a donné le numéro de téléphone du garçon dont le nom est sur les documents militaires, Artak. Il est soldat. Je l'ai appelé. Il a reconnu tous les visages sur les dessins. Ils sont tous membres de la même famille. Ils ont quitté l'Artsakh (nom arménien du Haut-Karabakh, NDLR) et vivent maintenant en Arménie. Je pense qu'ils seront d'accord pour une rencontre. »

Pierre Sautreuil

Deuxième partie

Le temps de louer une citadine et on s'est mis en route. Pour s'échapper d'Erevan, il faut passer les embouteillages, des montagnes encore enneigées puis des plaines sans station-service. La famille était censée se trouver en banlieue de la capitale. Vérifications faites avec mon ami et traducteur Tammam Hamza, il s'avère qu'ils avaient en fait déménagé à 150 km au nord de la capitale.

Nous arrivons à Tachir le 2 avril, dans la matinée. Un jeune homme vient en voiture à notre rencontre. Je reconnais le visage du « garçon aux canards ». Il nous dit qu'il s'appelle Karlen et qu'il a 17 ans. En cinq ans, ses pommettes se sont aplaties, mais son nez n'a pas changé : tout rond au bout. Karapet l'avait réussi à la perfection, d'un seul trait de fusain. En revanche, son petit frère, qui se marre à l'arrière quand on demande si Karlen a le permis, je ne le reconnais pas. Karo a trop changé.

Le « garçon aux boeufs », aux traits si enfantins, est devenu un adolescent de 15 ans. Si l'on veut jouer au physionomiste, je dirai qu'il a gardé ce regard malicieux qui n'a pas échappé à Karapet. Je devine rapidement que c'est le rigolo de la bande. Il se moque, chambre, et ne rate pas une occasion d'embêter sa petite sœur, qui émerge tout juste de la sieste, les cheveux en pagaille. Elle s'appelle Laura – c'était donc bien son prénom. La dernière des enfants de Zoya Amiryan n'a que 10 ans, et je m'étonne franchement, tant elle semblait faire déjà plus sur le croquis. Comme si le dessinateur avait su qu'elle allait grandir trop vite.

Reste Artak, l'aîné de la fratrie. Sur le croquis, c'est celui qui a une maison dans le dos et du duvet sur les lèvres. Mais le jeune militaire n'est pas là. Ses proches n'ont pas le droit de savoir où il se trouve, mais selon toute vraisemblance, il est déployé avec son unité quelque part à la frontière avec l'Azerbaïdjan.

La nouvelle maison de la famille se trouve au bout d'une rue sans nom. Une petite cour derrière un portail de fer blanc, des tapis qui prennent l'air sur une corde à linge et un perron qui mène à un vaste salon où Zoya Amiryan, la mère, a dressé une belle table pour le café. Elle a 44 ans et les cheveux noirs attachés en queue-de-cheval. Dans la pièce, rien n'est à son goût : les meubles vernis, le papier peint façon tartan, les fissures aux fenêtres, tout est d'origine. « C'est vous qui avez les dessins ? demande-t-elle, à peine assise. Vous penserez bien à nous les envoyer ? » Elle dit s'être sentie soulagée lorsqu'elle a appris, il y a quelques jours, que les croquis n'étaient pas perdus. Elle n'avait jamais parlé à des journalistes auparavant et il n'est pas

(1) Collaborateur local d'un journaliste, qui peut servir à la fois d'intermédiaire, de guide et de traducteur, notamment dans les régions à risque ou les pays en guerre.



PHOTOS THOMAS GUICHARD POUR LA CROIX-ROUGE

exclu qu'elle ait accepté de raconter son histoire juste pour le récupérer. Et puis, elle est ravie de tuer le temps.

Zoya Amiryan ne s'est toujours pas fait d'amis à Tachir. C'est vrai qu'en arrivant, on s'était un peu étonnés. C'est donc ça, le centre-ville ? Autour d'un gazon mal en point, quatre garçons reluquent une Audi blanche en fumant. Des filles attendent un regard pour pouffer et s'enfuir bras dessus, bras dessous. Et puis c'est tout. Sur le plan, on avait remarqué les rues droites et larges, du genre qui laisse peu d'impression. Décidément, les cartes routières ne trompent jamais : Tachir est vide. Rares sont les voyageurs à faire halte dans cette commune de 7 300 habitants. Il n'y a pas de café, et cela fait bien longtemps que la station-service ne sert plus qu'à faire le plein.

La famille Amiryan n'a jamais eu le sentiment d'être accueillie ici. Seul un voisin vient parfois prendre des nouvelles. Mais depuis que Zoya et ses enfants ont quitté Charektar, c'est le seul coin d'Arménie où elle a pu trouver un loyer abordable. Les journées de la mère se résument à attendre des coups de fil de ses amies restées dans les zones encore arméniennes du Haut-Karabakh. Même étendre le linge ne prend pas longtemps : l'ensemble des habits que la famille a pu emporter de Charektar tient sur un lit une place. Les petits étaient encore en pyjama, au matin du

« On ne se rendait pas compte qu'on ne reverrait plus le village. On n'avait jamais été ailleurs. »

Karlen, le « garçon aux canards »

27 septembre 2020, quand un camion militaire est venu les chercher. Il était 8 heures ce jour-là lorsque les sirènes se sont mises à hurler. Le maire de Charektar, Kamo Yaganyan, a déboulé chez eux. Il n'y a pas de temps à perdre. La guerre vient à peine de commencer et les Azerbaïdjanais ont déjà pris le mont Mourvdag, en face du village, d'où ils menacent la route d'évacuation. Hors de question de négocier, il faut partir tout de suite. Dans la précipitation, les enfants n'ont

pu emporter qu'un cartable d'affaires chacun. Karlen, « le garçon aux canards », se souvient du trajet vers l'Arménie à l'arrière du camion kaki : le contact du métal froid, la détresse dans le regard des autres gamins, pour certains encore des nourrissons, et le Haut-Karabakh tout entier qui se déverse sur les routes. Son frère Masis, dont on fêtait les 10 ans, et qui s'essuyait la morve avec le bras. Chacun de ses anniversaires est depuis un triste souvenir, associé à cette guerre qui les a jetés loin de Charektar. « On ne se rendait pas compte qu'on ne reverrait plus le village, dit Karlen. On n'avait jamais été ailleurs. »

Dans un premier temps, la mère des enfants reste à Charektar pour soutenir son mari, Ashot Hakobjanyan, et les autres hommes du village qui ont pris les armes. Depuis le seuil en béton de sa maison aujourd'hui abandonnée, elle voit défiler les exilés de la région de Shahumyan ●●

Karlen, Karo et Laura, trois des enfants de la famille Amiryan croqués par les soldats dessinateurs, à Tachir, en Arménie, où ils vivent désormais.



La maison de la famille Amiryan à Tachir (à gauche) est décorée des quelques objets qu'Artak, l'aîné, a pu emmener en urgence, dont un cadre représentant des tigres en 3D (à droite).

●●● (Kelbadjar, en azéri). Certains s'arrêtent demander de l'eau ou un morceau de pain. Au loin, elle entend les combats. Les drones, l'artillerie... Dans tous les domaines, l'Azerbaïdjan surpasse l'Arménie. La situation devient vite intenable. Artak, son fils militaire, celui du croquis à la maison, se trouve sur le front. Il reçoit des informations alarmantes et prend peur pour sa mère. Artak n'a plus qu'une idée en tête : la sortir, de force s'il le faut, du Haut-Karabakh et la conduire à l'abri en Arménie. Le jeune homme emprunte une voiture à un camarade, et fonce à Charektar. Zoya Amiryan n'a même pas le temps de prendre d'autres affaires que ce sac à main gris et noir qu'elle serre encore aujourd'hui sur ses genoux, dans le modeste salon de sa nouvelle maison. Sur la route de l'exil, elle s'est tenue droite, le cou contre l'appuie-tête. Digne. Mais au fond, elle est dévastée : c'est fini, Charektar est abandonné.

La mère rejoint ses enfants, hébergés par des amis à Charentsavan, une petite ville à trois quarts d'heure d'Erevan. La famille s'y entasse dans cinq chambres avec 42 autres réfugiés de Charektar. Laura se souvient : « *La nuit, je me prenais des coups de pied, tellement on était serrés.* » La journée, la famille écume les supérettes en quête des produits les moins chers, que les grands-mères

Le jeune homme
embarque ce qu'il peut
dans l'urgence.
Une chaise, une table
basse, deux cadres.
Que des mauvais choix.

trouve en exil.

La débâcle de l'Arménie est actée le 9 novembre 2020 par un cessez-le-feu léonin. La famille est bientôt rejointe par les hommes restés sur le front : le père Ashot, puis le fils Artak. Sur la route, il fait un crochet par la maison abandonnée de Charektar. Là, le jeune homme embarque ce qu'il peut dans l'urgence. Mais comment choisir ? Une chaise, une table basse, deux cadres. Que des mauvais choix. Sa mère en pleure encore. Pourquoi son fils n'a-t-il pas pensé à embarquer l'album de photos de famille ? Il était pourtant rangé à sa place, dans le tiroir de la commode du salon, avec la pochette transparente contenant les portraits. Elle se souvient comme si c'était hier du jour où ils ont été réalisés : la douceur du temps, les jeunes dessinateurs concentrés sur le visage de ses enfants. C'était un moment d'insouciance, loin de la guerre.

REPÈRES

HAUT-KARABAKH, UNE PAIX INTROUVABLE

Février 1988-mai 1994

Première guerre du Haut-Karabakh, remportée par l'Arménie. Le Haut-Karabakh devient de facto indépendante. Outre le Haut-Karabakh, l'Arménie occupe sept districts azerbaïdjanais adjacents.

27 septembre 2020

L'Azerbaïdjan lance l'opération « Poing d'acier ». C'est le début de la seconde guerre du Haut-Karabakh.

10 novembre 2020

Après quarante-quatre jours de violents combats, un cessez-le-feu signé sous l'égide de la Russie acte la défaite de l'Arménie, qui a perdu plus de 3 000 hommes. Un accord en neuf points est adopté, prévoyant notamment la rétrocession à Bakou des sept districts azerbaïdjanais occupés depuis 1994 par l'Arménie. Une force russe de maintien de la paix est déployée pour cinq ans afin notamment d'assurer la libre circulation entre l'Arménie et le Haut-Karabakh.

12-14 septembre 2022

Des combats frontaliers lancés par l'Azerbaïdjan font plusieurs centaines de morts en trois jours. Bakou cherche à contraindre Erevan d'accepter ses conditions dans les négociations en vue de l'application de l'accord du 10 novembre 2020.

12 décembre 2022

Début du blocus du corridor de Latchine. Des activistes azerbaïdjanais soutenus en sous-main par les autorités bloquent l'unique route reliant l'Arménie au Haut-Karabakh, au prétexte de protester contre les dégradations écologiques causées par les Arméniens dans la région. La force d'interposition russe reste impuissante à lever le blocus.

Automne 2025

Renouvellement automatique prévu du mandat de la force russe de maintien de la paix pour cinq années de plus, à moins que l'une des parties de l'accord - possiblement l'Azerbaïdjan - ne s'y oppose.



Aujourd'hui, la petite Laura réclame souvent les croquis. Pas forcément pour les dessins en soi : le dessinateur ne s'est pas foulé, il a à peine terminé ses cheveux. Elle préfère les photos qu'elle fait avec des filtres rigolos sur le téléphone de sa mère. Mais c'était la première fois qu'elle voyait des étrangers. Elle ne jouait pas au foot, elle était à peine plus grande que le ballon. Mais elle était restée au bord du terrain, à observer ces inconnus venus d'ailleurs. Elle a passé ces trois dernières années à s'ennuyer en exil et garde de ce jour le souvenir d'une douceur qu'elle ne connaît plus depuis. Sa mère a fini par ne plus savoir quoi lui répondre. Son plus grand regret, c'est de ne pas avoir pris le temps de les encadrer. « *S'ils avaient été accrochés, Artak les auraient pris, c'est sûr... Vous penserez à nous les envoyer, hein ?* »

Quand je demande où sont les deux cadres qu'Artak a sauvés in extremis, son petit frère Karo éclate de rire et désigne la table où est posé le nécessaire à café. Derrière la bouilloire, il y a cette image d'un couple de tigres en 3D qui se forme et se déforme à mesure qu'on la bouge. Personne ne se souvient d'où sort ce drôle d'imprimé, ni sa signification exacte, ce qui fait bien rire les enfants. « *Mais pourquoi Artak a-t-il pris ça ?* », implore leur mère. Le second cadre emporté par le fils est accroché au-dessus du canapé : un Jésus gravitant dans les cieux, lui aussi en 3D, et que la mère de famille a choisi d'exposer loin du premier. Croyante, Zoya Amiryran a tranché : « *On ne met pas Jésus à côté de tigres ridicules.* »

Artak a bien cherché à se rattraper. Selon les termes du cessez-le-feu, il lui restait deux semaines pour retourner à Charektar avant que les

Arméniens ne soient obligés d'évacuer définitivement cette région du Haut-Karabakh. Son projet était de regagner la maison et d'y mettre le feu, proprement, une fois les valises et les meubles empilés à l'arrière d'une camionnette. L'occasion de derniers adieux en bonne et due forme. Mais quand le fils aîné revient enfin au village, tout a disparu. Dans cet intermède d'incertitudes qui a suivi l'arrêt des combats, Charektar a été pillé. Par des gens de Vardenis, disent les rumeurs. Des Arméniens donc. Zoya Amiryran soupire. « *Le plus douloureux c'est de savoir que ce sont des frères qui ont fait ça.* » C'est sûrement à cette occasion que les dessins, jusqu'alors dans la commode, ont été déposés sur le rebord de la fenêtre.

Quelques jours après cet épisode, un semblant d'espoir. Contre toute attente, Charektar est exclu des territoires rétrocédés à l'Azerbaïdjan. Personne n'est capable de dire pourquoi : le genre de retournement que réservent les fins de guerre. Mais les enfants rient bien en repensant à ce voisin qui a mis le feu trop tôt à sa maison. Ils l'appellent « *l'étranger* », parce ●●



La dernière photo reçue par Zoya Amiryany de sa maison de Charektar, il y a quelques semaines.

●●● qu'il n'était ici que depuis quelques années. Pourquoi donc la famille Amiryany n'est-elle pas rentrée chez elle ? Ashot l'a interdit. Lui y est retourné seul, pour le travail. Affairé à reconstruire des maisons en prévision du retour des autres réfugiés, il a pris conscience du danger. Les avant-postes ennemis ne sont qu'à 100 m du village, et, a-t-il observé, les Azerbaïdjanais s'amuse à tirer dans les pneus des voitures de passage. Une nuit, alors que les villageois dormaient, des soldats sont

Karlen, Karo et Laura n'ont rien à répondre quand on leur demande ce qu'ils veulent faire plus tard. Ils n'ont pas de rêves à décrire.

trouve toujours bloqué. Le travail est à l'arrêt, il ne touche aucune compensation. Il n'a vu ni sa femme ni les enfants depuis cinq mois. À Tachir, ce dimanche matin, la mère de famille laboure la terre derrière la maison, aidée de son voisin. Zoya Amiryany veut y faire pousser des patates et des oignons. Des cousins éloignés lui ont aussi prêté de l'argent pour acheter une vache. « Ça fera déjà ça de lait en moins à payer. » Elle touche une subvention de l'État arménien, ver-

sée pour chaque enfant né dans le Haut-Karabakh. Une politique qui date des années 1990, quand le pays a tenté de conquérir par le nombre pour peupler cette terre que l'histoire avait abandonnée aux Azerbaïdjanais. « *Voilà où ça nous a menés* », déplore Zoya Amiryany en montrant les fissures aux fenêtres de sa nouvelle maison. À part le chèque de l'État, il n'y a que la solde du fils Artak, le militaire, pour les faire vivre tous.

Il faut bientôt partir. Sous la corde à linge, les deux fils dessinés par Karapet sur le papier à obus zigzaguent, des plumes blanches coincées dans leurs cheveux noirs. Les deux ados viennent de capturer un pigeon et se demandent maintenant comment ils vont le faire griller. Les enfants vont à l'école à Tachir, où ils ont été mêlés aux autres élèves de la ville. C'est leur chance : ailleurs en Arménie, les jeunes du Haut-Karabakh sont souvent placés dans des classes spéciales, et ne s'intègrent donc pas. Mais à Tachir, Karlen, Karo et Laura se sentent parfois à part. Ils n'ont rien à répondre quand on leur demande ce qu'ils veulent faire plus tard. Leur père leur manque. Ils n'ont pas de rêves à décrire.

Zoya Amiryany nous raccompagne jusqu'au perron. « *Vous n'oubliez pas de nous envoyer les dessins ?* »

Thomas Guichard,
correspondant de La Croix dans le Caucase

POUR ALLER PLUS LOIN



Un livre

Arménie. À l'ombre de la montagne sacrée

Un petit récit du journaliste Tigrane Yegavian pour une première approche intime, par la littérature et l'histoire, de l'identité arménienne et de son rapport profond à la région du Haut-Karabakh.

Nevicata, 96 p., 9 €

Un documentaire

Arménie : les quatre guerres du Colonel

Dans ce documentaire, le réalisateur Frédéric Tonolli fait le portrait de son ami Gilbert Minassian, Marseillais établi depuis la fin des années 1980 en Arménie, et vétéran de tous les combats contre l'Azerbaïdjan.

arte.tv

Un podcast

« Guerre dans le Haut-Karabakh, les dessins de l'exil »

Retrouvez le récit de Pierre Sautreuil dans le podcast de La Croix « L'envers du récit » (saison 6, épisode 9).

